

# Table des matières

Préface .....	IX
Avant-propos .....	XIII
Remerciements .....	XV
<i>Yubka enna</i> [on raconte que..] (chanson), Eskanderella .....	XVI
Introduction .....	1
<b>1</b>	
Moubarak fin de règne .....	7
1.1 Le régime égyptien : divisions, rivalités, échecs .....	8
« Comment Gamal a ruiné la maison Moubarak ». .....	8
L'Armée contre le scénario de la succession. ....	20
1.2 « Laissez-les s'amuser » (Hosni Moubarak) Militances politiques dans les années 2000 : limites, enjeux, acteurs. ....	26
Le militantisme de plaidoyer .....	26
Le renouveau contestataire et la jeunesse 2000-2011 .....	29
Les ouvriers et le 25 janvier .....	34
1.3 « Nous sommes tous Khaled Saïd » ( <i>Kullinâ Khaled Saïd</i> ): la révolution du 25 janvier contre la torture .....	40
La banalisation de la torture et la sectarisation d'une police omnipotente. ....	41
Khaled Saïd .....	49

<b>2</b>	
<b>«Maintenant notre cauchemar prend fin, maintenant il est temps de rêver» (Wael Ghoneim).</b>	<b>53</b>
<b>3</b>	
<b>Les procédures démocratiques contre la révolution</b>	<b>67</b>
3.2 La dynamique révolutionnaire contre la transition?	73
3.3 Les scrutins législatif et présidentiel de 2012	90
<b>4</b>	
<b>De Morsi à al-Sissi: réactivation et renversement de la dynamique révolutionnaire</b>	<b>111</b>
4.1 Les Frères, les centres de pouvoir et le dispositif sécuritaire: alliances et inimités 1928-2013	114
Les années d'apprentissage	114
Mésalliances contre-révolutionnaires après le 25 janvier	119
4.2 Radicalisations révolutionnaires sous influence contre-révolutionnaire.	130
La déclaration constitutionnelle du 22 novembre 2012	130
L'échec des Frères musulmans.	139
Tamarrod.	144
La légitimation du coup d'État du 3 juillet 2013	152
«Où sont passés les militants?»	160
<b>Conclusion</b>	<b>163</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>165</b>

## Préface

Le « printemps arabe » a été une surprise pour tout le monde, y compris pour ses principaux protagonistes. Certes, certains disaient que la situation n'était pas tenable et que cela devait exploser, mais ils le répétaient depuis tellement longtemps que l'on peut plutôt parler d'une coïncidence entre leurs prédictions et les événements. Des esprits plus modérés s'interrogeaient sur le devenir arabe en particulier à partir des rapports du PNUD, soit sur l'ensemble de la zone arabe, soit par pays. Les indications statistiques étaient fort intéressantes, mais pouvaient être lues de façon très différentes : elles marquaient tout aussi bien les progrès enregistrés ces dernières décennies en matière d'espérance de vie, d'éducation, d'accès aux médias de communication les plus modernes que les nombreuses déficiences de ce développement arabe dans plusieurs domaines, les renvoyant en général à la question de l'autoritarisme, de la faiblesse de l'état de droit et à une économie de la rente plus que de la production. On arrivait bien à lire dans ces données l'émergence d'un nouveau monde arabe, mais on la prévoyait plutôt vers l'horizon 2030 et on n'avait pas d'idées précises sur les conditions de l'inévitable transition.

Le modèle dominant d'interprétation était la consolidation des autoritarismes, avec une moindre brutalité et une plus grande discrimination dans la répression. Ils pouvaient conclure des compromis avec des fractions de la société. Ainsi, en Égypte, l'opposition était tolérée et avait le droit de s'exprimer, mais il était bien entendu qu'elle ne pouvait pas se mettre en position d'accéder au pouvoir. Toute violation de cet accord implicite était immédiatement et durement sanctionnée.

Parmi les nombreuses définitions possibles du printemps arabe, on pourrait isoler la suivante : une révolte des objets d'étude contre leurs analystes. Cela permet de saisir la force de cette irruption de l'imprévu, cette commotion d'autant plus forte qu'elle était impensable quelque temps auparavant. C'est souvent le cas des révolutions qui sont imprévisibles avant qu'elles ne se produisent et que l'on ne leur attribue ensuite de multiples origines.

Les historiens disent souvent en plaisantant qu'ils ne peuvent pas prédire le futur, parce qu'ils ont déjà beaucoup de mal à prédire le passé. Cette dernière expression, au contenu paradoxal, exprime une profonde vérité : les historiens fouillent dans les présents révolus pour trouver les cheminements conduisant à la suite des événements. Ils doivent à la fois tenir compte de toutes les virtualités à venir d'un moment isolé, mais aussi, sans tenir compte de l'accusation d'avoir une perspective téléologique, isoler la chaîne événementielle aboutissant à l'explosion inattendue, puis suivre les acteurs, anciens et nouveaux, dans leurs jeux d'interaction.

Toute la difficulté de l'histoire immédiate se trouve là : produire une mise en narration des antécédents puis suivre les acteurs dans le déroulement de la suite des événements alors que la fin de l'histoire n'est pas encore connue. On ne dispose pas là du recul considéré comme nécessaire par rapport aux passions du moment. Puisqu'il ne peut être question de s'exprimer du point de vue de Sirius, c'est-à-dire de très loin, on bénéficie en revanche de la proximité. C'est parce que l'on partage les émotions des acteurs, que l'on n'a pas besoin de faire la difficile recherche d'empathie que requiert par exemple une recherche sur le siècle d'Auguste ou celui de Louis XIV. En fait, on inverse les perspectives : au lieu de vouloir se rapprocher comme dans ces derniers, on recherche plutôt à prendre de l'éloignement, c'est-à-dire travailler sur soi-même pour être le moins affecté possible par ses propres partis pris.

C'est là la réussite de ce livre de Laure Guirguis, l'une des premières mises en intrigue de la révolution égyptienne et l'une des plus achevées. Elle montre l'enchevêtrement des causalités, \_\_Paul Veyne parlerait de la concaténation fatale des causes multiples, \_\_conduisant au 2011 égyptien. Elle insiste sur l'importance des dynamiques en cours, les successions d'alliances et de renversement d'alliances entre les forces qu'elle définit comme révolutionnaires et contre-révolutionnaires. Saint-Just, sous la

---

Révolution française, s'était interrogée sur la liberté des acteurs par rapport aux déterminations qui les ont faits : « la force des choses conduit peut-être à des résultats auxquels nous n'avons point pensé ». Beaucoup d'Égyptiens pourraient dire la même chose aujourd'hui.

L'anecdote prend toute sa place, non pour célébrer le détail mais donner à voir et à ressentir au lecteur, les conditions matérielles et les mentalités croisées des acteurs et spectateurs des événements. La limpidité de l'écriture discute et questionne les enjeux majeurs du moment (le statut de la police, l'attitude à l'égard des pratiques de répression...) tout en restituant les données contextuelles indispensables. Sans nul doute, ce récit incarné des bouleversements égyptiens contemporains laisse entrevoir les conséquences possibles.

Malraux aurait jadis posé la question à Zhou En Lai de savoir quelles étaient les conséquences de la Révolution française et l'homme d'État chinois aurait répondu qu'il était encore trop tôt pour se prononcer (certains disent qu'il y aurait eu une faute de traduction et que Zhou pensait être interrogé sur mai 1968). Cela nous rappelle que les grands événements sont inépuisables et exercent leur influence dans une longue traîne de temps. Les jeunes gens qui ont accédé à la vie politique en 2011 en Égypte ont encore un demi-siècle d'action devant eux. Leurs revers actuels n'interdisent pas de nouveaux retournements de situation. Le parti de l'ordre actuellement au pouvoir devra pour se maintenir engager l'Égypte dans de nouvelles voies. Il ne peut y avoir de retour au passé, mais il y a bien actuellement une sombre conjoncture liée à l'ensemble des bouleversements géopolitiques que connaît la région.

Ce livre est déjà en soi un tour de force puisqu'il donne un récit clair et construit des antécédents de la révolution et des trois années tumultueuses qui l'ont suivi. Que l'auteur en soit félicité et remercié.

Henry Laurens



## Avant-propos

Le livre de M<sup>me</sup> Laure Guirguis se particularise d'emblée par sa grande L'érudition, son approche transdisciplinaire qui prend largement en compte la dimension historique et sa construction. S'il suit à l'évidence une démarche chronologique, il adopte aussi une lecture constamment problématisante de chaque phase de la révolution égyptienne, de la chute de Moubarak au coup d'État d'al-Sissi. La lecture du règne finissant de Moubarak, avec la mise en place d'une ingénierie politique assez habile à ses débuts, mais aussi l'essoufflement du régime sous les effets de ses contradictions structurelles et conjoncturelles, n'est pas seulement fascinante, mais jette aussi les jalons d'une sociologie politique du monde arabe des décennies 1990-2000. Il en va de même de l'analyse proposée de la révolution comme configuration particulière et mise en branle d'une mécanique contestataire ne gagnant d'efficacité que par sa propre construction, voire son improvisation, sa capacité à se doter de symboles et de rituels et de se tailler une place dans l'histoire égyptienne. Le contexte immédiatement postrévolutionnaire, marqué par le règne du malfamé CSFA, l'émergence des jeux triangulaires entre l'armée, les Frères musulmans et la « gauche » est également analysé avec beaucoup de finesse et à la lumière des éléments neufs (comme sur la communauté copte ou les stratégies de la mouvance salafiste). Enfin, l'auteure montre combien la présidence de Morsi, tenté par un despotisme sans en avoir les moyens, s'était condamnée à une impasse, mais une impasse qui demeure largement intacte sous le régime d'al-Sissi. Si ce dernier a introduit massivement la cruauté au cœur de la cité, il n'a pas été en mesure de produire une

légitimité plébiscitaire, n'ayant d'autres matrices que celles de l'« Ancien régime ».

L'ouvrage proposé constitue sans le moindre doute une grande contribution à l'histoire en cours de l'Égypte mais aussi aux études sur le monde arabe depuis 2011.

Hamit Bozarslan,

Directeur d'études à l'EHESS, Paris

A handwritten signature in black ink, consisting of several vertical and diagonal strokes, followed by a horizontal line and a small dot.



## Remerciements

Je remercie Chaymaa Hassabo, Tewfick Aclimandos, Hamit Bozarslan, Clément Steuer, Henry Laurens, Nabil Abd al-Fattah, Joel Beinin... pour leur lecture de ce texte, leurs conseils, leurs travaux.

Je remercie le Département de science politique de l'Université de Montréal, le CÉRIUM, et le CEPSI qui m'accueillent depuis deux années.

Je remercie l'éditeur de ce livre, Denis Dion, les collègues et amis montréalais de m'avoir encouragée et écoutée.

***Yuhka enna* [on raconte que..] (chanson), Eskanderella**

On raconte que  
Ils ont pillé notre pays, ces fils de ...  
On raconte que...  
Jadis, ils ont pillé notre pays les Américains  
Génération après génération, ils ont occupé la Palestine, les Israéliens,  
On raconte que...  
Les Américains ont envahi Bagdad  
On raconte que  
Ils cognent, abrutis, les Américains,  
À midi ils entrent dans Bagdad,  
Le soir ils pénètrent en Égypte (...)  
On raconte que..  
Nous nous sommes tus  
Que raconte-t-on ?  
Notre peuple a tenu la lumière dans les mains  
On raconte que...  
Jadis, ce que voulait le peuple a été accompli  
On raconte que...  
Génération après génération, l'Égypte est née à Tahrir  
Les martyrs sont le soleil de la révolution,  
On raconte, ô Liberté  
Notre révolution est une révolution arabe  
À l'aube, le matin, au couchant  
Tunisie Libye Syrie Égypte  
On raconte que...  
Notre soleil se lève  
Les fleurs poussent dans les rues  
On raconte que...  
La lumière

## Introduction

Le 25 janvier 2011, des milliers d'Égyptiens prennent les rues en scandant « *Karâma, huriyya, al-'adl al-ijtimâ'iyya* » (« Dignité, liberté et justice sociale »). Dix-huit jours plus tard, Hosni Moubarak abandonne la présidence. Dès le 28 janvier, les protagonistes nomment « *thawra* » (révolution/révolte)<sup>1</sup> la dynamique dans laquelle ils se trouvent embarqués sous l'influx de la *thawra* tunisienne. L'usage de « *thawra* » signale explicitement que l'ébranlement produit ne se limite pas au renversement du clan présidentiel, ni ne ressort simplement d'une crise de l'État et du parti régnant.

« *Tûnîs hiyya al-hall* » (« Tunis est la solution »), « *thawretna thawra 'arabiyya* » (« notre révolution est une révolution arabe »), répètent les manifestants égyptiens, inscrivant la *thawra* nationale dans l'histoire de luttes arabes. Les arabités contemporaines marquent l'émergence récente d'un espace arabe strié, hétérogène, mais spécifié par la diffusion de codes, de symboles, et de références communs, grâce à l'essor des médias sociaux et des chaînes satellitaires arabes, et grâce à la circulation accrue des individus d'un pays à l'autre depuis les années 1980<sup>2</sup>.

Les « ennemis objectifs » subsistent. Les intrusions renouvelées d'Israël et des États-Unis dans le monde arabe depuis 2001 stimulent le regain de l'activisme politique en Égypte, et la question palestinienne

- 
1. Sur le terme de *thawra*: Azmi Bishara, *Fi al-thawra wa al-qâbiliyya li al-thawra* [De la révolution et du potentiel pour une révolution]; Angela Giordani, « Keywords: Revolution/ Coup d'état ».
  2. Yves Gonzales-Quijano (dir.), *Arabités numériques. Le printemps du Web arabe*; Tourya Guayyess (dir.), *National Broadcasting and State Policy in Arab Countries*.

joue le rôle de déclencheur dans de nombreuses trajectoires militantes. Dirigées contre les gouvernements nationaux, les *thawra* arabes dénoncent leur soumission aux intérêts économiques et stratégiques nord-américains, israéliens, et européens. Cependant, elles sont aussi l'indice « d'une nouvelle expérience du monde, intellectuelle, morale, religieuse ou métaphysique<sup>3</sup> » qui implique une transformation de la représentation du pouvoir, de l'autorité, et du politique<sup>4</sup>.

La révolution du 25 janvier met en cause un mode de légitimation et d'exercice de l'autorité étatique, tel qu'institué par le coup d'État des Officiers libres sous l'égide de Nasser le 23 juillet 1952<sup>5</sup>. En Syrie, en Libye, et en Tunisie également, la *thawra* expose la faillite de l'État. Détourné par une ou plusieurs cliques, il fait peser une menace constante sur un nombre croissant de citoyens, les soumettant arbitrairement à des traitements humiliants, à la torture et à l'emprisonnement. Dans ces quatre pays, la banalisation de la brutalité et de la cruauté policières se conjugue à l'emballlement des mesures économiques néolibérales au profit d'un clan restreint.

Le premier chapitre du présent ouvrage rend compte des différents processus qui se télescopent et produisent l'événement révolutionnaire égyptien. Pour expliciter le mécanisme de changement révolutionnaire, Tilly « utilise l'image de l'embouteillage qui se forme lorsque différents flux de circulation, dotés chacun de causes distinctes, convergent pour créer un grand encombrement. Les révolutions se produisent lorsque convergent plusieurs lignes de causalités « normale ». (économique, démographique, constitutionnelle, internationale)<sup>6</sup> ». L'examen de ces « lignes de causalités », souvent tortueuses et enchevêtrées, exige de prendre en compte l'historicité et la temporalité spécifiques à chacun de ces processus. La révolution ne surprend pas simplement par sa soudaineté. Elle accélère et révèle ces processus. Elle consiste en un précipité temporel : le long, le moyen et le court terme brusquement se télescopent.

---

3. Claude Lefort, « Penser la révolution dans la Révolution française ».

4. À titre indicatif : Sari Hanafi, « The Arab Revolutions : the Emergence of a New Political Subjectivity ». Sur la dimension transnationale de la vague contestataire arabe, pour ne citer qu'un article : Muriam Saleh Davis, « From Cairo to Madison : the New Internationalism and the Re-Mystification of the Middle East ».

5. Sherif Younes, « Révolution égyptienne et crise de légitimité ».

6. Martin Malia, *Histoire des révolutions*, p. 409.

Cependant, aucune analyse ne permet de prédire, ni d'expliquer, le passage de la multiplication des mobilisations de toutes sortes à l'événement révolutionnaire, quand bien même ces signes de mécontentement croissant se combinent au délitement du gouvernement et à une scission au sein des élites dirigeantes, à un état de crise économique structurelle (voire structurante) aux échelles nationale et internationale, à une vague contestataire régionale et transnationale, mais différenciée. Il importe de prendre en compte l'impondérable en tant que tel et, surtout, d'en analyser les implications. L'immolation du tunisien Mohamed Bouazizi et le meurtre de Khaled Saïd par des agents de police en Égypte auraient pu rester des « incidents », méconnus. Ils font événement dans la mesure où, catalysant les « passions révolutionnaires<sup>7</sup> », ils enclenchent un processus de symbolisation d'émotions et d'expériences transindividuelles.

Très vite, la guerre froide opposant l'Iran et l'Arabie Saoudite et la répression féroce du président syrien, Bashar al-Assad, vident la dynamique révolutionnaire syrienne. Le soutien logistique extérieur et l'afflux de combattants étrangers annulent l'effet des défections au sein du clan Assad. Le pays est dévasté, morcelé. L'Iran et l'Arabie Saoudite y mènent une lutte sans merci en vue d'accroître leur influence idéologique et politique par l'intermédiaire d'acteurs non étatiques. Le régime reste en place. Moyennant un redécoupage des frontières, l'État failli lui-même pourrait perdurer, tant qu'il demeure une instance incontournable de l'accès aux biens et aux ressources, et de l'administration d'une partie de la population régionale.

En Égypte et en Tunisie, par contre, les *thawra* renversent le chef de l'État, sans ingérence extérieure, car la pression de la rue accélère une rupture à la tête de l'État et se double d'une révolution de palais. Or l'acteur étatique, l'armée dans le cas égyptien, qui se retourne contre le gouvernement et se range du côté de la révolution, ne consent au changement que pour mieux préserver le statu quo. Au contraire, l'enjeu de la révolution réside dans la reconfiguration de la structure du pouvoir et de l'autorité. D'une part, l'événement révolutionnaire produit d'emblée une situation de dépendance et de confrontation entre forces révolutionnaires et contre-révolutionnaires. D'autre part, il modifie les règles du jeu

---

7. Hamit Bozarslan et coll., *Passions révolutionnaires* [...].

politique : désormais, « la rue » ou « le peuple » s'imposent, qui ne sont ni foncièrement contre-révolutionnaires, ni forcément révolutionnaires.

Les adjectifs et substantifs « révolutionnaire » et « contre-révolutionnaire » se réfèrent à des acteurs, individuels ou collectifs, mais surtout à des dynamiques. Certes, schématiquement, cinq groupes peuvent être qualifiés de contre-révolutionnaires : l'armée, la police, les Frères musulmans, la plupart des formations islamistes, et les *fulûl*, « résidus » ; le terme désigne les anciens cadres du Parti National Démocrate, le parti régnant et, de manière extensive, tous ceux qui l'ont soutenu, incluant la plupart des hommes d'affaires. « Révolutionnaire » s'appliquerait en revanche à la nébuleuse activiste : le Mouvement du 6 avril, *Kifâya*, les socialistes révolutionnaires, les militants de plaidoyer, de nombreux intellectuels et artistes, une partie des acteurs politiques de l'opposition traditionnelle auparavant cooptée par le régime, et les ouvriers.

Cependant, la diversité sociale des quatre premiers groupes contre-révolutionnaires génère des dissensions qui menacent la cohésion de chacun d'entre eux. Fréquemment, des membres de ces groupes rejoignent la révolution. Une multiplicité d'acteurs fluctuent entre révolution et contre-révolution, c'est le cas des partis, anciens ou nouveaux, et de la plupart des Égyptiens qui parfois entrent en insurrection, parfois optent pour le *statu quo*. Or si les militants ont préparé l'événement révolutionnaire dans la mesure où ils ont renouvelé les pratiques contestataires depuis une dizaine d'années, ils ne l'ont ni prévu ni déclenché. Ils ne s'accordent ni sur un projet social et politique commun, ni sur les moyens de réaliser leurs objectifs. Aucun groupe ne représente une majorité, mais seules les institutions contre-révolutionnaires disposent d'une organisation et d'une forte capacité de mobilisation. En revanche, dans cette configuration inédite, les contre-révolutionnaires ne peuvent puiser leur légitimité que dans ce au nom de quoi la révolution se produit.

En provoquant une rupture, l'événement révolutionnaire ouvre un « horizon d'attente », pose une norme, et instaure un nouveau vecteur de sens, mais comporte d'emblée le risque de légitimer un monisme politique. La dynamique révolutionnaire se définit par le fait que les discours, les mobilisations et les revendications, nationales, corporatives ou individuelles, s'articulent en fonction de ces nouvelles références normatives, même en l'absence de coordination sur le terrain.

Schématiquement, l'histoire des trois années consécutives à la chute de Hosni Moubarak est celle d'une confrontation entre une dynamique révolutionnaire et une dynamique contre-révolutionnaire, compliquée par la rivalité, puis par la lutte à mort, entre les deux principaux groupes contre-révolutionnaires, l'appareil sécuritaire et les Frères musulmans. Le premier épisode (janvier 2011-juillet 2013), et peut-être l'ultime, du processus révolutionnaire égyptien se clôt avec la victoire de la contre-révolution et la « mise en veille<sup>8</sup> » de la révolution (chapitres 3 et 4).

Une première séquence (février 2011-novembre 2012) se définit par l'alliance houleuse des groupes contre-révolutionnaires (chapitre 3). Confisquant le processus électoral, les Frères et le CSFA (Conseil supérieur des forces armées), d'abord alliés malgré eux, le présentent comme la voie de la transition démocratique par opposition à la dynamique révolutionnaire. La voie de la transition démocratique élaborée par les groupes hégémoniques prétend réaliser les objectifs de la révolution du 25 janvier contre la dynamique révolutionnaire qui, dans cette perspective, est stigmatisée comme *hubris* (démésure). Or, les procédures électorales écartent les courants révolutionnaires et ne satisfont guère les revendications révolutionnaires, au premier rang desquelles : le procès des responsables de la mort des manifestants au cours des journées insurrectionnelles et des éléments corrompus de l'« ancien régime », ainsi que la refonte de l'appareil sécuritaire.

La seconde séquence (chapitre 4) est marquée par l'emballement des mesures contre-révolutionnaires et la relance de la dynamique révolutionnaire. À la fin de l'automne 2012, le gouvernement du président élu au mois de juin 2012, le Frère musulman Mohamed Morsi, s'est aliéné le camp révolutionnaire, qui avait majoritairement appelé à voter pour lui, se privant de ce fait du soutien contraint que lui accordait l'armée. Au mois de juillet 2013, Morsi est renversé par une mobilisation populaire forte de l'appui de l'appareil sécuritaire, police incluse, et de la plupart des partis et formations politiques.

---

8. Chaymaa Hassabo, « Égypte, les illusions perdues des “jeunes” de la Révolution ».

Investie par les forces et la rhétorique contre-révolutionnaires, la dynamique révolutionnaire à son apogée se renverse en son contraire et pave la voie de la contre-révolution. La troisième séquence (juillet 2013-) se définit par la légitimation populaire de la contre-révolution et la suspension de la dynamique révolutionnaire.